

Composition française, Filières MP et PC  
(XEULCR)

Rapport de Mmes Karine GERMONI, Valérie GONTERO-LAUZE, Aurélie LOISELEUR, Laurence MACE, Sophie PAILLOUX-RIGGI, Christine PIGNE et de MM. Gilles BONNET, Pascal DEBAILLY, Allain GLYKOS, Alexandre GRANDAZZI, Philippe JOUSSET, Sébastien MORLET, Pascal VACHER, Laurent ZIMMERMANN, correcteurs.

Sujet de l'épreuve de français

Le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) écrit : « Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants ».

Gaston Bachelard,  
*L'Intuition de l'instant*, 1932.

Vous confronterez ce point de vue à votre lecture des œuvres au programme, *Sylvie* de Gérard de Nerval, le chapitre « De la multiplicité des états de conscience : l'idée de durée » de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* d'Henri Bergson et *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf.

Les résultats du concours 2014 pour l'épreuve de composition française sont les suivants :

| MP                      |      |         | PC                      |      |         |
|-------------------------|------|---------|-------------------------|------|---------|
| $0 \leq N < 4$          | 40   | 2,68 %  | $0 \leq N < 4$          | 33   | 2,42 %  |
| $4 \leq N < 8$          | 394  | 26,37 % | $4 \leq N < 8$          | 358  | 26,23 % |
| $8 \leq N < 12$         | 559  | 37,42 % | $8 \leq N < 12$         | 666  | 48,79 % |
| $12 \leq N < 16$        | 395  | 26,44 % | $12 \leq N < 16$        | 254  | 18,61 % |
| $16 \leq N \leq 20$     | 106  | 7,10 %  | $16 \leq N \leq 20$     | 54   | 3,96 %  |
| Total                   | 1494 | 100,0%  | Total                   | 1365 | 100,0%  |
| Nombre de copies : 1494 |      |         | Nombre de copies : 1365 |      |         |
| Note moyenne : 9,97     |      |         | Note moyenne : 9,43     |      |         |
| Écart-type : 3,62       |      |         | Écart-type : 3,14       |      |         |

## Impression d'ensemble

Le jury salue le travail accompli par les professeurs des classes préparatoires. Il rend hommage à leur exigence intellectuelle, à leur ferveur littéraire et philosophique, à leur souci de la langue française. Les candidats sont généralement bien préparés. Nous avons eu le plaisir de lire un certain nombre de dissertations d'une grande qualité : elles attestent le haut niveau du concours, l'efficacité de la préparation et la culture solide d'un bon nombre de candidats. Ces copies excellentes nous justifient, elles nous aident à établir notre échelle de notes, elles nous rassurent sur le bien-fondé de l'épreuve.

## Analyse du sujet

Le sujet proposé cette année ne tendait pas de piège aux candidates et aux candidats. Central par rapport aux textes et au thème du programme, il offre d'emblée des éléments de problématique. Il ne présuppose pas bien entendu la connaissance du livre de Bachelard : *L'Intuition de l'instant*. Il était facile néanmoins de déceler la dimension polémique, voire provocatrice d'un tel énoncé par rapport aux idées de Bergson.

Le sujet propose une réflexion sur « la réalité du temps ». Quelle est « la réalité du temps » ? La notion de temps ici peut être envisagée comme une donnée scientifique, spatiale et objective, ou bien comme une donnée psychique, mouvante et difficile à saisir. Cette opposition est bien mise en évidence par Bergson, qui fait une différence entre le temps des horloges, temps physique et spatialisé, et le temps de la conscience, temps intime, qui mélange les diverses dimensions de l'existence, comme dans le rêve. Cette opposition recouvre celle du « moi superficiel », social et soumis aux habitudes, et du « moi profond », moi singulier, qui se confond avec la conscience et qui n'est pas réductible aux normes communes. Elle peut recouvrir aussi, non sans caricaturer la position bergsonienne, l'opposition entre l'instant et la durée, entre le temps des horloges qui est composé d'instantanés que l'on peut isoler, et la durée, conçue comme un continuum qui synthétise et fusionne nos états de conscience et nos expériences. Bachelard propose quant à lui une vision radicale de la temporalité. Il la réduit à l'instant. Il l'oppose par conséquent à une conception plus englobante qui inclurait dans un continuum la dimension du passé et celle du futur. Beaucoup de copies ont ainsi mis en balance la durée bergsonienne et la discontinuité bachelardienne.

Pour Bergson en effet, il y a porosité entre les états de conscience et les différentes composantes de la temporalité. C'est ce qu'il entend par le terme de « durée » : « La durée toute pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs ». Une telle phrase peut aussi donner l'idée d'une durée confortable, d'un matelas de la durée, où « notre moi se laisse vivre ». La phrase de Bachelard dramatise au contraire la notion de temps. Il conçoit le temps comme « une réalité resserrée » et « suspendue entre deux néants ». Le terme « resserrée » implique l'idée d'une condensation, mais aussi peut-être d'une urgence, d'une fulgurance, voire d'un risque. On peut donner au mot « resserrée » un sens objectif, celui d'une expérience qui fait l'objet d'une

condensation, mais aussi un sens éthique et subjectif : l'instant est la pointe du vécu ; il résume notre existence tout en prenant la forme d'un jaillissement. En d'autres termes, le mot « resserrée » peut impliquer soit la condensation, soit l'intensité. Le terme « suspendue » peut recevoir aussi une double acception, objective et subjective. Il peut indiquer le suspens effectif de l'instant isolé. Mais aussi l'idée d'une élévation, d'une surélévation, d'un sommet entre deux néants qui sont aussi des abîmes. Le terme « néant » doit également être commenté. Il est ambivalent. Il peut lui aussi recevoir deux acceptions qui se complètent. Soit on lui donne le sens d'une valeur purement antinomique avec l'être du temps ; dans ce cas l'instant est considéré comme un point absolument séparé de ce qui précède et de ce qui suit. Soit on lui confère une valeur morale et qualitative. Il y aurait une dialectique de l'être et du néant, qui fait de l'instant un summum d'être qui se détache du temps qui précède et du temps qui suit.

En d'autres termes, le sujet oppose deux conceptions de « la réalité du temps ». La première repose sur le primat de l'instant comme jaillissement, extase, crise, paroxysme de la jouissance ou de la douleur, mais aussi construction volontaire et lucide, vigilance et attention, quête qui synthétise l'expérience. La seconde fait de la réalité du temps un continuum, un tissu, une perception continuellement synthétique des différents aspects de l'existence ; elle intègre toujours l'instant dans une succession qui le rend possible et lui fait écho... On peut différencier dans cette optique l'instant de la photographie de la continuité d'un film...

### **Élaboration du plan**

Comme toujours, le jury demeure très ouvert sur la manière avec laquelle les candidats construisent leur problématique et leur argumentation, à partir d'une phrase qui est tirée de son contexte.

Le caractère radical de la position de Bachelard appelle d'emblée la discussion, tout en offrant dans les œuvres au programme beaucoup d'éléments susceptibles de l'illustrer. La plupart des copies d'ailleurs ont instauré dans les deux premières parties un mouvement dialectique qui oppose à une conception du temps fondée sur le primat de l'instant d'autres façons de concevoir le temps fondées sur la continuité, la rémanence du passé et la projection dans le futur. La durée au sens bergsonien a souvent été mobilisée, parfois de manière réductrice, pour contester le point de vue bachelardien. La problématique du sujet pouvait être formulée de la manière suivante : la réalité du temps se confond-elle avec l'instant ? La discontinuité des instants est-elle la réalité du temps vécu ?

Beaucoup des plans qui nous ont été soumis peuvent se ramener au moins pour les deux premières parties à la démarche suivante :

**Partie I** : La réalité du temps se confond avec l'instant.

**Partie II** : Mais ne peut-on pas aussi considérer le temps comme une réalité fondée sur la durée, sur la succession des diverses manifestations de la temporalité ? L'instant peut-il exister indépendamment du passé et du futur, de la remémoration et de la projection ?

**Partie III** : La troisième partie en revanche a pris des formes très variées qui permettaient

de donner à la copie un caractère plus personnel et de faire la preuve d'une capacité à creuser une problématique. Ce troisième mouvement de la réflexion s'est notamment présenté comme une tentative de conciliation et/ou de dépassement des positions antagonistes développées dans les deux premières parties. Par exemple de la manière suivante : il n'y a pas forcément d'incompatibilité entre l'instant et la durée ; l'instant peut contenir dans son jaillissement la durée ; quant à la durée, elle s'arrime forcément à des instants saillants...

La différence d'appréciation entre les copies résulte de la manière avec laquelle elles particularisent la problématique, de la solidité de la démonstration, de la qualité des exemples choisis témoignant d'une bonne connaissance des œuvres, de la qualité enfin de la langue.

### **Éléments de réflexion et d'illustration**

Voici non pas un corrigé, mais, à partir des meilleures copies, quelques éléments de réflexion et d'illustration susceptibles de nourrir la problématique du sujet.

La phrase de Bachelard, prise telle quelle, peut tout à fait illustrer la conception bergsonienne du temps homogène des horloges, conception dont il ne fallait pas oublier qu'elle est finalement récusée par Bergson. Le temps linéaire en effet, tel qu'il est symbolisé par une horloge et tel qu'on le décompose en soixante unités autonomes dans une heure ou une minute, correspond à l'idée d'une succession d'instantanés : chaque instant est susceptible d'être isolé et saisi comme un élément situé entre deux néants. La phrase de Bachelard décrirait ainsi le temps extérieur des horloges, l'instant à l'état pur, suspendu entre les deux battements d'une horloge. Ce temps extérieur, mathématique et quantifiable, s'oppose au temps intérieur, à la réalité du temps vécu et du moi profond. De la réalité extérieure et objective du temps se distingue le temps vécu, qui, lui, est discontinu et irrégulier.

L'opposition entre les deux temporalités est bien mise en évidence par Virginia Woolf. À Londres, le temps des horloges, c'est Big Ben. Mrs Dalloway ressent fortement la différence qu'il y a entre sa vie intérieure et le temps social martelé régulièrement par la célèbre tour. Elle en fait le constat avec humour : « Le son de Big Ben frappant la demi-heure résonna entre eux avec une extraordinaire vigueur, comme si un jeune homme vigoureux, indifférent, brutal, lançait ses haltères en avant et en arrière ». Plusieurs personnages résumement par ailleurs dans *Mrs Dalloway* le temps des horloges. Le docteur Bradshaw par exemple ne consacre que quarante-cinq minutes à ses patients. Il confond scrupuleusement le temps psychique et le temps des horloges.

On ne peut cependant réduire le propos de Bachelard à une dimension seulement mathématique. Le terme « instant » peut revêtir une dimension éthique et existentielle qui renvoie tout aussi bien au moi profond et à la réalité psychique. La phrase de Bachelard peut ainsi définir, comme beaucoup de copies l'ont suggéré, le temps des philosophes épicuriens, un temps perçu comme une réalité primordiale et comme un engagement total de l'être. Elle illustre leur « Cueille l'instant », développé notamment par Montaigne dans les *Essais* (III, 13).

Le « temps des horloges », Bergson en parle comme d'un temps inhumain littéralement impossible à habiter. Mais l'instant n'est pas seulement doté d'une réalité objective : il a aussi une réalité subjective. Notre esprit, à proprement parler, ne « dure » pas forcément. Il peut tout entier s'investir dans l'instant présent, dans l'instant *objectif*.

On peut, avec Bachelard, reprocher à Bergson d'avoir conceptualisé la durée contre la réalité véritablement intuitive, présente et incontestable de l'instant, d'affirmer l'existence d'une *continuité en soi*, alors que nous sommes en permanence confrontés à la *discontinuité* de notre expérience. Renversant complètement la perspective de Bergson, on peut même soutenir que c'est dans cette discontinuité radicale que réside l'essence du temps. Dans l'instant douloureux et tragique, par exemple, le fardeau du Temps devient insoutenable, déchirant, véritablement discontinu.

Le rapport à l'instant peut donc impliquer un engagement éthique et requérir un art du progrès qualitatif de vivre qui se confond avec la sagesse. La valeur d'un instant ne dépend pas, dans cette optique, de son inscription dans la durée, mais de sa densité d'existence, d'attention, de jouissance, de douleur ou de maturation : un instant vécu est toujours plus qu'un instant. Habiter poétiquement le temps, comme nous y invitent souvent Nerval et Woolf, c'est savoir coïncider avec la pointe la plus aiguë de l'instant. Qu'est-ce d'ailleurs que se souvenir sinon partir à la recherche d'instant perdus, comme nous y invite Proust ? Ce qui ne veut pas dire, comme on le croit généralement, que la mémoire, chez Proust, ne fait que revivre le passé : on ne retrouve jamais le temps que comme perdu, c'est pourquoi la mémoire proustienne ne sera nullement une répétition du passé ; la vérité du temps perdu, c'est dans la mémoire qu'elle devient vraie, que l'on peut enfin comprendre dans sa vérité ce qui n'avait été vécu que superficiellement ou incomplètement. On pouvait, à la lumière de ce rapprochement, se demander si, chez Nerval, déjà, la mémoire n'avait pas cette fonction, non pas simplement existentielle, mais essentielle. En tout cas, nous nous souvenons moins, le plus souvent, de périodes étendues de temps que d'instant précis dans leur densité plurielle et détaillée.

*Mrs Dalloway* illustrerait par beaucoup d'aspects la conception bachelardienne du temps. Le roman nous présente des instants de vie. La maturité aidant, Clarissa et Peter Walsh ont ainsi acquis la capacité d'immobiliser l'instant pour mieux le saisir dans son irréductible singularité. Clarissa sait arrêter l'instant, capter les « moments of being » : elle « se plonge au cœur de cet instant, le cloua sur place ». On peut aussi penser au tout début du roman lorsque se promenant dans Londres, elle concentre son attention sur une « grosse dame dans un taxi » : « Se souvenir... tout le monde se souvient. Ce qu'elle adore, c'est cela, qui est là, devant elle : cette grosse dame dans ce taxi ». L'expérience de l'instant apparaît ici primordiale et supérieure aux souvenirs, à la continuité des diverses dimensions temporelles. Clarissa la vit en toute lucidité et en conscience. Elle s'efforce d'absolutiser l'instant, de lui donner la nécessité d'un *amor fati*. Peu avant la réception, elle se dit que « s'il fallait mourir maintenant, ce serait le moment du plus grand bonheur ».

On peut avec *Sylvie* illustrer les propos de Bachelard. Le narrateur se remémore des scènes qui sont à chaque fois des moments intenses. Leur fulgurance magique est emblé-

matisée par la ronde avec Adrienne et par son couronnement : « Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis ». Voilà bien un instant hors du temps, suspendu « entre deux néants », intensifié par l'acuité des sensations et des détails. Chaque chapitre de la nouvelle est d'ailleurs conçu comme un « tableau saillant ». À chaque lieu correspond un instant de grâce qui se confond avec un souvenir : Othys, Montagny, Loisy, Ermenonville, l'étang et le cloître de Châalis... Le livre peut être lu comme une expérience mémorielle constituée par une série d'instant.

Il importe cependant de critiquer cette conception trop radicale et absolue de l'instant. Le temps peut aussi être vécu sur le mode de l'interpénétration. La succession des instants peut former un ensemble. Cette interpénétration des différentes dimensions de l'expérience et de la temporalité, on peut l'appeler « durée » avec Bergson. L'instant ne constitue pas selon lui la réalité du temps, car il n'est pas un milieu vide et homogène. Le temps n'est pas composé d'instant indépendants, mais d'un flux d'instant qui sont liés. Le romancier est d'ailleurs à ses yeux le mieux à même de restituer au-delà de la succession linéaire des instants le flux d'idées, de sensations et de souvenirs qui définit notre moi profond : « Encouragés par [lui], nous avons écarté pour un instant le voile que nous interposions entre notre conscience et nous. Il nous a remis en présence de nous-mêmes ». Le présent du temps vécu n'est pas forcément le présent des choses temporelles, mais le présent de l'acte conscient, la *distentio animi* de saint Augustin, « un déploiement de l'esprit » qui rend possible la coexistence du futur et du passé dans le présent.

L'œuvre de Nerval ne doit pas être seulement envisagée comme une succession d'expériences mémorielles juxtaposées, une série d'instant détachés les uns des autres. Cette œuvre repose fondamentalement sur la nostalgie. Or la nostalgie coud les différents instants dans la continuité de la mémoire. L'instant nervalien est constamment récupéré dans la continuité. On peut même aller jusqu'à dire que Nerval a peur de l'instant qui n'est rattaché à rien. Jusqu'à la fin de *Sylvie*, le narrateur persiste à faire revivre l'expérience fondatrice de la ronde avec Adrienne.

De ce point de vue, il s'oppose à Clarissa et à Peter Walsh qui savent se plonger dans l'instant. Gérard de Nerval est quant à lui l'incarnation du véritable nostalgique chez qui le passé est la basse continue du présent, chez qui les trois dimensions de la temporalité ne cessent de s'entrelacer. Le futur apparaît notamment dans le projet qu'il a d'entrer en relation avec Aurélie, l'actrice dont il est amoureux. Nerval illustre de ce point de vue l'interpénétration des temporalités. L'actrice qu'il vient voir jouer tous les soirs lui rappelle en fait Adrienne, ce qui établit dans sa conscience un continuum qui annule la succession des instants : « Aimer une religieuse sous la forme d'une actrice!... et si c'était la même! ». Le texte de *Sylvie* ne cesse par ailleurs de faire référence au passé, celui de l'histoire de France (notamment des guerres de Religion), mais aussi le passé littéraire avec la figure de Jean-Jacques Rousseau. Le narrateur se plaît à rêver à partir de lieux en ruine.

Mrs Dalloway a beau proclamer que le présent est supérieur aux souvenirs et s'efforcer

de fusionner avec chaque instant de son existence, elle vit aussi en fonction de ses souvenirs. Les tout premiers mots du roman décrivent une expérience d'extase liée à la magie de l'instant présent. Mais à peine s'est-elle plongée en lui qu'elle le rattache à son passé et à sa jeunesse : « C'était ainsi jadis à Bourton, lorsque, avec un petit grincement des gonds qu'il lui semblait encore entendre, elle ouvrait toutes grandes les portes-fenêtres et se plongeait dans le plein air ». Le présent dans *Mrs Dalloway* est constamment arrimé au passé. Clarissa et Peter ne sont d'ailleurs pas de jeunes premiers. Ils ont dépassé la cinquantaine. Ils savent s'immerger dans l'instant présent, mais ils sont surtout faits de souvenirs.

L'instant peut être dans *Mrs Dalloway* l'occasion d'une extase lorsque Clarissa se plonge dans la lumière du matin ou dans un parfum. Le « néant » dans cette optique et dans un sens sartrien apparaît comme un moment de la liberté. Mais l'instant peut aussi manifester la facticité, l'aliénation et la vanité de l'existence. Des badauds s'attroupent autour d'une voiture qu'ils pensent être celle d'un personnage important, mais ils ne voient rien. Et Clarissa de se moquer sur un ton satirique : « quand Londres ne sera plus que sentiers couverts d'herbe, et quand de tous ceux qui, ce mercredi matin, se pressent dans la rue, il ne restera plus que des ossements avec quelques alliances mêlées à leur poussière et l'or d'innombrables dents cariées, on saura quel était ce visage qui se cachait dans l'automobile ». L'instant symbolise ici le vide, le néant, la vaine curiosité, une sorte d'hypnose aliénante. Il en va de même pour l'aéroplane qui sillonne le ciel londonien et qui attire l'attention de tout le monde, car il dessine des lettres dans le ciel. En fait il s'agit d'un message publicitaire pour du caramel. L'instant peut aussi constituer une impasse.

La continuité entre le présent et le passé s'exprime aussi à travers le thème du rêve. Le narrateur dans *Sylvie*, qui raconte ses souvenirs, ne sait parfois s'il se trouve dans le rêve ou dans la réalité. Lors de la représentation d'un mystère médiéval à l'abbaye de Châalis, il croit voir Adrienne et il ajoute : « En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, ou bien si je les ai rêvés ». L'un des charmes de la nouvelle est d'ailleurs au bout d'un moment de nous faire hésiter sur le statut des événements rapportés.

Si l'instant peut se révéler éclatant, c'est parce qu'il surgit d'une temporalité longue fondée sur la culture et la civilisation. La puissance émotive de l'instant est d'autant plus vive qu'il contraste avec l'Histoire et avec l'environnement. On ne saurait sous-estimer l'importance du temps collectif et des habitudes. Beaucoup de copies ont insisté sur ce point. Histoire de France dans *Sylvie* : guerres de Religion, philosophie de Rousseau, passé chrétien : « dans ce vieux pays du Valois [...] pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France ». La conduite du narrateur nervalien s'inscrit dans une logique de la répétition et de la perpétuation des traditions comme celle de la « Fête de l'arc ». Son époque est d'ailleurs perçue comme composite : elle tient de la « Fronde », de la « Régence », du « Directoire » : il y a bien survivance du passé dans le présent.

Passé de l'Angleterre et de l'empire britannique, guerre de 1914-1918, dans *Mrs Dalloway*. Les restes du passé, les monuments qui demeurent dans le présent intensifient le surgissement de l'instant. Le passé peut aussi être fondateur de l'instant présent, peut

contribuer à le rendre plus intense et savoureux : « L'avantage de vieillir, dit Peter Walsh, [...] ne consiste qu'en ceci : les passions demeurent aussi fortes qu'autrefois, mais on a acquis – enfin ! – la faculté qui ajoute à l'existence la suprême saveur, la faculté de se saisir de l'expérience et de la retourner, lentement, dans la lumière ».

L'expérience discontinue de l'instant n'empêche pas forcément l'expérience de la continuité temporelle. On peut revenir ici à la théorie augustinienne des trois présents, qui apparaît à ce stade de la réflexion très opérante. Les trois dimensions de la temporalité se résument dans le présent. La réalité du temps est une succession de maintenant. Le passé n'existe dans la conscience que parce qu'on y pense maintenant, qu'on l'actualise dans l'instant présent. Il en va de même pour le futur. Il y a donc « le présent du passé », « le présent du présent » et « le présent du futur ».

*Sylvie* est composé d'une série d'expériences fortes, qui constituent des blocs d'intensité, mais ces expériences se polarisent autour du retour obsessionnel des figures féminines et principalement d'Adrienne. Le narrateur en a conscience. Après la représentation du mystère médiéval à l'abbaye de Châalis, il fait cet aveu : « Ce souvenir est une obsession peut-être ! ».

Le personnage de Septimus incarne une synthèse saisissante entre l'instant et la durée. Sa vie est conditionnée par un instant primordial, la mort d'Evans, son lieutenant sur le front italien en 1918. D'une certaine manière, il illustre exactement le propos de Bachelard : « une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants ». Mais cet instant est devenu son présent, il s'est étendu à la totalité de son temps vécu. Sa folie provient du fait qu'il est rivé à son passé dans les tranchées et qu'il ne vit les instants présents que sur le mode d'une archi-présence. Il est par exemple capable de sentir la croissance d'une branche : « Les ormes lui faisaient signe ; les feuilles étaient vivantes, les arbres étaient vivants. Et les feuilles unies par des millions de fibres à son corps, là, sur le banc, descendant et montant, l'éventaient. Quand la branche s'étendait, lui aussi suivait le mouvement ».

Chez Nerval comme chez Woolf, la dialectique de l'instant et de la durée se traduit dans un récit. Le temps est constamment reconfiguré par le récit. Les expériences évoquées ont beau être disparates, voire centrifuges, elles sont néanmoins fondues dans la continuité esthétique du récit. Dès qu'il y a récit et narration, comme l'a montré Paul Ricœur, il y a continuité, durée, homogénéisation de la temporalité, « synthèse de l'hétérogène ». Par définition, le récit établit de la durée et un continuum temporel, des rapports de causalité et une interpénétration entre les diverses dimensions du temps. Bergson compare ainsi l'expérience de la durée à celle d'une mélodie : « [Le moi] n'a pas besoin [...] de s'absorber tout entier dans la sensation ou l'idée qui passe, car alors, au contraire, il cesserait de durer. Il n'a pas besoin non plus d'oublier les états antérieurs : il suffit qu'en se rappelant ces états il ne les juxtapose pas à l'état actuel comme un point à un autre point, mais les organise avec lui, comme il arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie ». Or la musique joue un grand rôle dans *Sylvie*. L'œuvre fait à cet égard l'objet d'une construction musicale, qui s'organise autour de *leitmotive*



incarnés par le narrateur et les différentes figures féminines. La technique romanesque de Virginia Woolf fondée sur le « flux de conscience » (« *stream of consciousness* ») apparaît elle aussi d'essence musicale et wagnérienne. Elle fait saillir chaque instant, mais elle fond l'ensemble dans un flux musical et harmonieux.

L'instant peut ouvrir à l'éternité. *Sylvie* de Nerval réconcilie la discontinuité des instants et la continuité de la durée. Il y a dans le livre une scène primitive, la rencontre avec Adrienne, qui ne cesse ensuite d'être réécrite. Nerval pratique une écriture palimpseste qui réitère indéfiniment la même image. Cette image fusionne tous les moments de la durée. Mais plutôt que de durée, il vaudrait peut-être mieux parler en l'occurrence d'éternité ou d'éternel retour. L'instant nervalien ouvre à l'éternité que symbolise la ronde où dansent comme « en paradis » Adrienne et le narrateur. La durée nervalienne répète la même expérience archétypale à travers une série d'instant qui peuvent apparaître discontinus. Le temps nervalien est un temps cyclique, un éternel retour, qui concilie l'instant et l'éternité : « La treizième revient, c'est toujours la première / Et c'est toujours la Seule, – ou c'est le seul moment... » (*Artémis*). L'éternité dans cette optique ne doit pas être comprise de manière *extensive* comme une juxtaposition de moments identiques, mais plutôt de manière *intensive* : l'instant peut résumer la totalité, éclairer et justifier l'ensemble d'une existence.

### Conseils de méthode

L'introduction est une pièce maîtresse de la dissertation. Elle ne doit pas être trop courte et ne doit, en aucune manière, être considérée comme l'annonce de la conclusion. Il importe en effet de bien prendre le temps d'expliquer les termes du sujet de manière à dégager une problématique solide. La phrase de Bachelard étant brève, tous ses termes doivent faire l'objet d'un commentaire et d'une explicitation. Trop de copies ont ainsi laissé de côté les termes « resserrée », « suspendue » ou « néant ». Un terme comme « réalité » n'allait pas non plus de soi, et certains ont très judicieusement fait remarquer que, dans le contexte et à la différence de « réel », le substantif « réalité » présuppose l'existence d'une conscience. Une telle remarque permettait d'éviter le faux procès fait à Bachelard de ne prendre en compte que le temps des horloges. Ou, si l'on voulait dans une première partie durcir la citation de Bachelard en la prenant au pied de la lettre (la réalité de l'instant serait celle du temps des horloges), l'attention portée à l'existence d'une conscience concevant cette « réalité » permettait une habile transition vers la deuxième partie. Le sujet invitait à une réflexion sur « l'instant », or beaucoup d'étudiants ont d'emblée confondu « instant » et « présent ». Une telle confusion a pu entraîner de graves contresens. L'annonce du plan demeure essentielle. Elle découle de la problématisation et oriente de façon décisive l'attention du correcteur.

La démonstration doit être claire et bien enchaînée. La progression argumentative doit sans cesse brasser les termes du sujet sans jamais s'en éloigner. Du début à la fin de la démarche, il importe de serrer la question de l'instant. La vigueur de la problématisation résulte du dynamisme des oppositions qui se dégagent entre l'instant et la continuité ou la durée, entre l'instant et l'éternité, entre resserrement et dilatation, entre néant

et plénitude... Nous apprécions en l'occurrence la capacité des candidats à exposer des données complexes et à les discuter. Attention au hors-sujet ! Confondre d'emblée instant et présent pouvait ainsi occasionner un hors-sujet.

Comme les années précédentes, nous mettons en garde contre la récitation mécanique d'un passage de cours ou d'un corrigé, qui ne correspondent pas tout à fait à la problématique du sujet. Trop de copies se contentent de développements généraux et passe-partout, par exemple d'un exposé non problématisé par rapport au sujet des thèses de Bergson. La troisième partie devait absolument rester dans le sujet. On a pu lire par exemple dans cette partie des paragraphes totalement décalés sur la manière la plus judicieuse de vivre en harmonie avec le temps. Le jury apprécie l'engagement personnel dans la réflexion, la capacité de singulariser les éléments de cours dont disposent tous les étudiants.

Il faut bien veiller aux transitions qui mettent en valeur les enchaînements de la démonstration, qui soulignent les retournements d'interprétation de la problématique et qui confèrent à la démarche d'ensemble fermeté et fluidité.

La qualité des exemples et des citations est un critère de valorisation. Citer de mémoire des passages significatifs de Nerval ou de Woolf donne de la force et de la chair au raisonnement. Des généralités ou de simples allusions sur le souvenir chez Nerval ou sur l'importance de la guerre de 14-18 dans *Mrs Dalloway* ne remplacent pas une belle citation qui condense et illustre l'idée. Tous les développements du devoir doivent être corroborés par un exemple saillant.

La conclusion ne doit pas être bâclée. Elle doit manifester des capacités de synthèse, de prise de recul et d'ouverture.

Un gros effort est manifestement accompli par les candidats concernant la qualité de la langue et de l'expression, ainsi que la lisibilité de leur écriture. Cet effort ne doit pas être relâché. Nous sanctionnons systématiquement les copies où se multiplient les fautes. Mais en même temps, nous soulignons une fois encore le bon niveau général de l'expression alors même qu'on voit s'accroître chez beaucoup d'élèves et d'étudiants une ignorance inquiétante des règles de base de la grammaire française. Nous ne saurions assez insister sur la nécessité d'améliorer son style par la pratique régulière de l'écriture, de réfléchir en finesse à la correction grammaticale, de bien connaître le sens des mots et les nuances des synonymes, de veiller aussi à la fluidité du discours. Il ne faut pas oublier enfin de relire sa copie avec l'attention d'un correcteur qui cherche obstinément les fautes. Nous demeurons sensibles aux copies des candidats qui écrivent bien, avec justesse et élégance, qui ont le sens de la formule, nourri par la lecture des bons auteurs et des bons critiques, bref qui savent au-delà d'une pensée forte transmettre aussi des émotions et un jugement reflétant l'ensemble de leur culture et de leur personnalité.